

ILE ENIGER

La femme
en vol

Fane descendit tôt ce matin-là. Le soleil brillait déjà fort, la précédant. Elle aimait ces moments où le cerveau dort encore un peu alors que l'on bouge déjà. Hier, elle s'était couchée tard, laissant la maison en ordre. Elle n'avait rejoint l'homme que lorsque l'horloge avait sonné les coups les plus longs.

Elle descendait lentement l'escalier, caressant la rampe au bois poli et doux. À l'avant-dernière marche, elle s'arrêta. De là, elle voyait la cuisine claire, rangée. Trop rangée ?

– Tu es née un balai à la main, tu vas en faire un musée de cette maison ! se moquait la petite, leur fille. L'homme avait laissé son bol sur la table mais il avait plié sa serviette. Tantôt un bol, tantôt deux, trois avec la petite. La vie était bonheur. Le temps était de plume. Fane entra dans la cuisine. Sur la table, un papier : « Salut princesse, à tout à l'heure ». Des mots comme ça, il en laissait chaque fois qu'il partait

pour une heure ou des jours. Toujours un mot sur la table. Un lien. Au milieu d'une foule, il suffisait qu'il la regardât, *le fil conducteur*, et le brouhaha cessait. Ils étaient seuls. Arrêt sur image. Ensuite le film pouvait reprendre, et le rôle de chacun. Fane plia le billet. Elle les gardait tous.

La matinée s'étirait. Fane remonta deux à deux les marches d'escalier, enfila une robe de cotonnade claire, noua un foulard sur sa courte chevelure brune et, jetant un coup d'œil satisfait au miroir, se perdit dans un nuage de parfum.

– Ce n'est pas un nuage, c'est un orage, disait l'homme qui aimait la nature exubérante de sa femme.

Dehors le soleil s'étalait en force. La façade donnait mal aux yeux. Fane pesta, dans sa précipitation, elle avait refermé la porte sur sa robe. Grand-père aurait dit qu'elle voulait passer les portes avant de les ouvrir! Elle tirait sur le tissu avec obstination, de plus en plus fort. Il finit par céder dans une plainte.

Arrivée au puits, selon une vieille habitude, elle sauta lestement sur la margelle. Avec un peu de

hauteur, elle verrait plus loin. Heureusement, il était bouché, sinon elle aurait basculé plus d'une fois ! La main au-dessus des yeux, elle scrutait les alentours. L'homme devait installer une conduite d'arrosage. Hier soir, il avait dit :
– Demain je quitte les pinceaux, je m'occupe des fleurs.

– Et de moi... ? s'était-elle inquiétée.

Il avait répondu que c'était la même chose et il l'avait prise dans ses bras.

Déjà la chaleur annonçait une journée implacable. Fane, lassée de ne pas voir l'homme, s'était installée contre la pierre du puits. Imperceptiblement, la vigne glissait sur la tonnelle, trompe-l'œil de l'air brillant, elle en distinguait le mouvement. Au gros de la chaleur, ils venaient souvent dans ce repaire d'ombre pour déjeuner, sur une nappe à carreaux, de pain, de saucisson et de vin frais. L'image pagnolesque, ils la cultivaient avec délectation. Dans ces moments, l'homme se reposait. Souvent il faisait un croquis, plissait les yeux, lui disait de ne plus bouger, qu'elle était bien comme ça.

Fane ne bougeait pas, oui, elle trouvait qu'elle était bien comme ça, avec lui. La vie était heureuse.

Des années plus tard, quand on demanderait au peintre qui était cette mystérieuse femme sur presque tous ses tableaux, invariablement il répondrait :

– Elle ? . . . mais c'est elle ! Et il rirait.

Les cyprès de la haie bougeaient à peine sous la poussée paresseuse de l'air. Il ferait brûlant dans une heure ou deux. D'un mouvement large, Fane chassa les mouches. Les yeux mi-clos, elle suivait le voyage d'un petit nuage dans le ciel marine à force d'être bleu.

Bleus les yeux de Fane, gris en tristesse, verts sous l'émotion, mauves dans la colère. L'homme disait qu'à elle seule elle était un paysage. Et il peignait aussi des paysages.

Elle était restée longtemps à jouer avec le ciel quand elle entendit crisser les graviers.

– C'est toi ?

Debout d'un bond, elle éparpilla les brins d'herbe accrochés à sa jupe.

Il ouvrit les bras.